



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de SALOMON (Pierre), MALLION (Jean),
« Présentation », *La Petite Fadette*, SAND
(George), p. I-XXVII

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1561-6.p.0009](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1561-6.p.0009)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via
Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées
hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉSENTATION

GEORGE SAND écrit *La Petite Fadette* à Nohant, pendant l'été de 1848. Après trois mois et demi d'activité intense au service de la Révolution, elle avait quitté Paris le 17 mai au soir et elle était rentrée chez elle déçue et angoissée, ne songeant plus qu'à éviter de se compromettre davantage. Elle se refusait pourtant à suivre le conseil que certains lui donnaient de s'enfuir à l'étranger.

« On ne fera pas, disait-elle, la ridicule et odieuse bêtise de persécuter une femme qui n'est jamais sortie de son rôle de femme pas plus en politique qu'en littérature ¹. » Mais cette déclaration optimiste est démentie par des propos comme ceux-ci : « Dans le nombre de ceux qu'on arrête, qu'on soupçonne et qu'on persécute... il y a aussi de grands caractères et de grands cœurs qui n'ont pas trempé dans cette démente ². » Le 7 août elle se plaint d'être en butte aux « attaques indirectes des journaux de la réaction ³ ». Elle sait que la commission d'enquête s'efforce de déterminer sa part de responsabilité dans la rédaction du seizième Bulletin de la République, imprudent appel à l'émeute. Après les débats auxquels a donné lieu le rapport de la commission (25 et

1. A Étienne Arago [Nohant, fin mai 1848]. *Correspondance*, t. VIII, p. 485.

2. A René Vallet de Villeneuve [Nohant, 2 juin 1848]. *Ibid.*, p. 492.

3. A Frédéric Girerd [Nohant, 7 août 1848]. *Ibid.*, p. 588.

26 août) Louis Blanc et Caussidière ont dû partir pour l'exil. Bouleversée par la tournure des événements elle écrit le 6 septembre : « Cette triste politique me donne des nausées... Fatigue, privations, reproches, diffamations et calomnies, j'ai tout subi ¹. »

Matériellement ses affaires vont mal. La Révolution a tari ses sources de revenus. « Il est vrai, dit-elle, que ma pauvreté est relative et que ce n'est pas la misère. Mais enfin j'ai changé un appartement de trois mille francs pour un appartement de trois cents et la même diminution s'est opérée dans tous les détails de mon existence matérielle ². » *Même à Nohant elle ne peut plus subsister qu'à force d'économies et à la condition de ne pas payer ses dettes.* « Mes créanciers, précise-t-elle, ont confiance en moi et me laissent de quoi faire l'aumône ³. »

Au milieu de ces difficultés, Hetzel avec qui elle est en relations d'amitié et d'affaires lui propose d'écrire une nouvelle pour un journal qu'il est en train de fonder, Le Spectateur républicain ⁴. Ce journal est destiné à soutenir la

1. A René Vallet de Villeneuve, Nohant, 6 7^{bre} [18]48. *Correspondance*, t. VIII, p. 616.

2. A Charles Poncy, [Paris], 5 mai [1848]. *Ibid.*, p. 447.

3. A René Vallet de Villeneuve, [Nohant, 2 juin 1848]. *Ibid.*, p. 493.

4. Le premier numéro du *Spectateur républicain* « journal du soir et du matin » parut le samedi 29 juillet 1848. Il publiait en feuilleton un roman de Balzac *Madame de la Chanterie*. La publication de ce roman et de sa suite, *L'Initié*, dura jusqu'au 3 septembre. Dès le 25 août *Le Spectateur républicain* annonça qu'il publierait « immédiatement » après *L'Initié* : « *La Petite Fadette*, roman en deux volumes par George Sand avec une préface sous ce titre : *Pourquoi je reviens à mes moutons*. — *La Vie glorieuse et la mort tragique de l'éléphant Rajab*, par Léon Gozlan. — *Les Méprises de l'amour*, par Emile Augier. — *Paris futur*, par Théophile Gautier. — *L'Entresol*, par Jules Janin. » La même annonce figure dans tous les numéros du journal jusqu'au lundi 4 septembre inclus. Le 7 septembre parut le quarante et unième et dernier numéro du *Spectateur républicain*.

politique du Gouvernement provisoire. Car Hetzel, tout en continuant à s'intéresser aux affaires d'édition, consacre maintenant l'essentiel de son activité à travailler pour le général Cavaignac dont il est le chef de cabinet. George Sand accepte cette offre, qu'elle espère avantageuse : telles sont les très modestes origines de La Petite Fadette.

Le 29 juillet elle est déjà à l'œuvre. Mais elle confie à l'éditeur son embarras : « Je ne sais pas si vous faites un journal ou une revue, si les chapitres seront des feuilletons et quel sera le format. Il n'y a rien de si gênant que de ne pas savoir dès le début comment il faut couper les repos. [...] Je vous fais une espèce de *Champi*. Cela vous va-t-il ? » *En post-scriptum elle donne ces précisions complémentaires* : « Il me serait impossible sous le coup des événements de faire quelque chose qui eût la couleur de mes idées, sans liberté entière. Je fais donc quelque chose que j'aurais pu faire il y a un an. Mais vous me laisserez dire un peu dans une espèce de préface pourquoi je reviens aux bergeries ¹. »

Accédant à sa demande, Hetzel lui envoie Le Spectateur républicain. Elle en accuse réception dans une lettre datée de Nohant, mardi (probablement mardi 8 août). Elle vient d'être malade et a dû interrompre son travail. Pourtant Hetzel n'a pas à s'inquiéter : « J'arriverai dans huit à dix jours à terminer ce petit roman qui avançait déjà pas mal et qui déjà faisait pleurer le pôtu ². Il est vrai que le pôtu a le cœur très sensible et les larmes faciles. Mais je sais que vous êtes presque aussi bête que lui, et, pourvu que vous soyez contents tous les deux, le

1. A Pierre-Jules Hetzel [Nohant, 29 juillet 1848]. *Correspondance*, t. VIII, p. 573.

2. Victor Boric (1818-1880). Il fut le secrétaire de George Sand, son amant (de 1847 à 1849) et, comme l'écrit Georges Lubin, « la cible favorite de ses plaisanteries ».

public, qui est généralement encore plus bête que nous trois, le sera probablement. Il s'agit aujourd'hui de vous envoyer un titre. Vous savez que c'est là où l'auteur s'embarrasse le plus. Le vrai titre serait *Les Bessons*. C'est un mot berrichon tout aussi bon français ancien que *Le Champi*. Bessons signifie jumeaux qui se ressemblent, mais je crains ce mot pour les oreilles parisiennes, bien qu'il soit en usage dans les trois quarts de la France. S'il ne vous va pas, n'y substituez pas *Les Jumeaux*, car c'est trop dire son sujet d'avance. On pourrait donner alors le nom de l'héroïne qui s'appelle la petite Fadette. Fadette est le diminutif de fade, fée, le féminin de fadet, farfadet, etc. C'est français aussi, bien que berrichon, et parce que berrichon, qui est, selon moi, la vraie langue. Voyez et décidez. Mon sujet est si simple et si nu, que je ne vois guère moyen de chercher midi à quatorze heures pour un titre. » *Suivent des considérations sur ce que devrait lui rapporter son travail* : « En bonne logique, je mérite mieux que Balzac. Non que j'aie autant de talent, mais parce que j'ai mieux ménagé le mien et que la marchandise est moins vulgarisée et plus soignée quant à l'étiquette. Je n'ai jamais été poussée comme lui au gaspillage de mon cerveau par des nécessités de position, et, jusqu'ici, j'ai toujours été payée plus cher. » *Quant au Spectateur elle le trouve* « bon mais pâle ¹ ».

Le journal fondé par Hetzel disparut avant d'avoir eu le temps de publier La Petite Fadette. Voilà George Sand bien ennuyée. Le 2 octobre elle supplie Hetzel de la débarrasser de cette Fadette qui lui reste sur les bras, pendant que

1. *Correspondance*, t. VIII, p. 592-594. *La Petite Fadette* devait faire contrepois au roman de Balzac, considéré comme un écrivain conservateur.

ses poches sont vides¹. Un arrangement put être fait avec Le Crédit², quotidien à cinq centimes, organe des républicains modérés. Le Crédit soutenait la candidature du général Cavaignac à la présidence de la République. L'ancienne collaboratrice de Ledru-Rollin, l'amie de Louis Blanc et de Barbès, éprouve quelque gêne à travailler pour ce journal et de son côté Louis Jourdan, qui, après avoir été le rédacteur en chef du Spectateur républicain, exerce maintenant dans Le Crédit, sans que son nom y paraisse, des fonctions analogues, s'inquiète des audaces possibles de la romancière. Il le lui fait savoir. Le 17 novembre elle lui répond avec humeur : « Ce n'est pas dans votre journal, dévoué à M. Cavaignac, que je puis sortir de la littérature proprement dite. Quant à adoucir ma pensée au goût des bourgeois, c'est ce que je n'ai jamais su faire et que je n'essayerai jamais d'apprendre à quarante-cinq ans³. »

Le lundi 20, le mardi 21 et le mercredi 22 novembre Le Crédit fait paraître la note suivante : « Immédiatement après *Les Déportés du Directoire*⁴, le journal *Le Crédit* publiera *La Petite Fadette*, roman en deux volumes de Georges⁵ Sand. Ce roman, où les mœurs des campagnes sont retracées avec tant de charme et de fidélité, est

1. *Correspondance*, t. VIII, p. 642.

2. Le premier numéro de ce journal parut le mercredi 1^{er} novembre 1848. Son programme est défini dans cette phrase du prospectus : « Nous voulons une république humaine, intelligente, industrielle, libérale, magnanime ! une république que les prolétaires défendent, que les banquiers créditent, que les rois respectent, que les peuples envient, que les femmes et les prêtres bénissent, et que les poètes un jour puissent chanter. »

3. *Correspondance*, t. VIII, p. 705. Elle n'a que quarante-quatre ans.

4. Par le docteur Yvan.

5. *Sic*. Même faute dans la page de titre de l'édition de 1850.

l'une des plus gracieuses productions de l'illustre auteur d'*Indiana*, d'*André* et de *La Mare au Diable*. »

Dans les numéros des 23 et 24 novembre on peut lire en gros caractères l'annonce que voici :

« A partir du 1^{er} décembre prochain, le journal *Le Crédit* publiera en feuilleton *La Petite Fadette*, nouveau roman en deux volumes par George Sand.

Au milieu de nos tristes réalités, après les huit mois de secousses cruelles, d'émotions poignantes, pendant lesquels le cœur et l'esprit ont été privés de toutes consolations, de toutes jouissances littéraires, c'est une bonne fortune pour un journal que de pouvoir offrir à ses lecteurs une composition pure et fraîche, histoire touchante des mœurs et des passions du village, écrite par un beau soleil d'été, près de ces sources vives, sur ces prés fleuris qui ont déjà inspiré à l'auteur d'*André* les délicieuses créations du *Champi* et de *La Mare au Diable*.

La Fadette, l'héroïne du roman, est une fée, ou plutôt une petite sorcière de seize ans, la terreur du pays, dont la vue met en fuite les jeunes garçons du village. Hélas ! parmi eux est un cœur plus heureux que les autres et que la pauvre voudrait peut-être bien apprivoiser ou ensorceler. Mais que de préventions à vaincre ! que d'obstacles à surmonter ! que d'humiliations à dévorer en silence ! Pauvre enfant de la nature ! dont toute la science ou la malice est dans la supériorité d'une intelligence précoce et dans le charme de ses grands beaux yeux.

Nous ne voulons pas anticiper sur les émotions et les surprises de cette lecture attachante. Mais après avoir pris connaissance du manuscrit, sous l'empire de l'intérêt puissant que nous éprouvons, l'esprit tout rempli de ces caractères originaux, de ces tableaux

pittoresques, de ces scènes d'intérieur campagnard, tantôt comiques, tantôt gracieuses ou pathétiques, nous félicitons du fond du cœur George Sand d'avoir fui nos luttes politiques, de s'être soustraite au spectacle navrant qu'a présenté un moment la capitale, et après avoir échappé à la dent des loups, d'être retournée, comme elle dit, à *ses moutons*, c'est-à-dire à ces compositions fraîches, naïves, qui nous rappellent aux sentimens honnêtes, simples et bons, et nous révèlent comme aujourd'hui dans *La Petite Fadette*, dans ce style de la nature dont le génie seul a le secret, les trésors de tendresse, de délicatesse, de raison, que renferme dans nos populations ignorées des campagnes plus d'un cœur de seize ans.

La publication de *La Petite Fadette*, dont l'administration du *Crédit* possède le manuscrit complet, sera entièrement terminée avant le 28 février prochain.

Les personnes qui s'abonneront au *Crédit* pour un trimestre seulement, à partir du 1^{er} décembre, sont donc certaines de recevoir en entier le nouveau roman de George Sand, formant la matière de deux volumes.

L'abonnement d'un trimestre au journal *Le Crédit* coûte pour Paris : 3 francs; pour la banlieue : 5 francs; pour les départements : 6 francs. »

Les numéros des 25, 26 et 27 novembre reproduisent les deux premiers paragraphes de cette annonce. Le 28 et le 29 il n'est pas question de La Petite Fadette. Le 30 on trouve cette simple indication : « A partir du 1^{er} décembre prochain, le journal Le Crédit publiera en feuilleton La Petite Fadette, nouveau roman en deux volumes par George Sand. »

Le vendredi 1^{er} décembre commence enfin la publication de La Petite Fadette « roman nouveau en deux volumes par George Sand ». Les douze chapitres du premier

volume constituent les feuillets des 1^{er}, 2, 3, 4, 5, 7, 10, 11, 16, 17, 18, 21, 22, 23, 25 et 26 décembre 1848, les douze autres chapitres ceux des 1^{er}, 2, 3, 4, 9, 10, 12, 13, 14, 19, 20, 21, 22, 26, 27, 28, 29 et 31 janvier 1849. A partir de cette date, La Petite Fadette cède la place à une œuvre de Maurice de Saint-Aguet ayant pour titre : Les Eaux de Plombières.

Le marché que George Sand avait passé avec Léopold Amail, directeur du Crédit, était peu lucratif. Elle se plaint d'avoir été « écorchée ¹ ». Dans une lettre adressée à Hetzel vers l'époque de Noël, ou, au plus tard, dans les premiers jours de 1849, elle parle de son roman avec amertume :

« J'aurais eu bien besoin de votre intervention pour son placement à un prix raisonnable. » Elle ajoute cette réflexion qui permet de mieux comprendre l'état d'esprit dans lequel l'œuvre fut composée : « Je suis bien aise que cette Fadette vous plaise. Ces sortes de fadaises me coûtent peu de fatigue morale, mais seulement une certaine fatigue physique quand il faut se presser. Il n'est donc guère étonnant que j'aie trouvé la force de les imaginer au milieu de nos malheurs. A présent cela aurait moins de mérite encore, car je suis redevenue très calme ². » Assurément elle affecte ici une désinvolture excessive. Mais il y a une grande part de sincérité dans sa modestie. Et surtout il n'est pas douteux qu'au moment même où elle écrivit ce roman, elle était aigrie par le dépit, bouleversée d'inquiétude et tendue vers une idée de gain.

1. A Charles Poncy, [Nohant], 20 g^{bre} [18]48. *Correspondance*, t. VIII, p. 711.

2. A P. J. Hetzel, *Correspondance*, t. VIII, p. 756-757.

* * *

George Sand explique assez volontiers dans les notices de ses romans comment elle fut amenée à les écrire. On sait que La Mare au Diable a pour origine le rapprochement qu'elle fit entre une gravure d'Holbein et une scène de labour ; que la rencontre d'un pauvre enfant sans famille lui inspira François le Champi. Pour La Petite Fadette elle ne donne aucune précision de ce genre. Mais nous avons vu qu'elle avait primitivement songé à intituler son roman Les Bessons. Ce détail prouve qu'à l'origine son intérêt s'est porté sur l'histoire des jumeaux autant et plus peut-être que sur le personnage de Fadette. Or ce thème de deux jumeaux unis par une affection passionnée, partageant les mêmes goûts et finissant par tomber amoureux de la même fille, est suffisamment populaire, suffisamment répandu pour que l'on soit tenté de rechercher comment il a pu se présenter à son imagination. Aurait-elle entendu raconter dans son entourage berrichon une aventure de ce genre ? Ce n'est pas certain. En revanche un rapprochement s'impose entre son roman et une œuvre écrite par l'un de ces poètes prolétaires dont elle suivait avec attendrissement les efforts et qui lui paraissaient frayer la voie à la littérature de l'avenir : Jasmin. Cette œuvre se présente sous la forme d'une plaquette in-8° de trente et une pages dont voici le titre tout au long : « Lous Dus Frays bessous (Les deux frères jumeaux) per Jasmin. Balado dediado à Moussu de Salvandy, Gran-Mestre des Sabens. Agen, imprimerie de Prosper Noubel, 1846. »

La réputation littéraire du perruquier Jasmin (1798-1864) s'étendait bien au-delà des limites de sa province. Nodier avait parlé de lui dans un article du Temps. Sainte-Beuve lui avait consacré les pages intitulées : Poètes et roman-

ciers modernes de la France, XXII, Jasmin (R. D. M., 1837, II, pp. 389-403). *D'autres études sur Jasmin avaient été publiées par Léonce de Lavergne* (R. D. M., 15 janvier 1842), *Ducuing* (Revue de Paris, 13 et 16 juillet 1844), *Charles Labitte* (R. D. M., 15 avril 1845).

Jasmin était venu à Paris en mai 1842. Il avait été reçu par Sainte-Beuve, Jules Janin, Charles Nodier, Chateaubriand, Sylvain Dumon, ministre des Travaux publics, et même Louis-Philippe. Il avait donné chez Augustin Thierry une lecture de ses œuvres. Ampère, Nisard, Burnouf, Balanche, Villemain y assistaient. A l'occasion de ces événements la presse avait parlé de Jasmin. Le personnage était de ceux qui inspirent la curiosité : fils d'un pauvre tailleur bossu et d'une mère boiteuse, petit-fils d'un homme qui mendiait dans les métairies, Jasmin avait passé une enfance pauvre. Un ancien soldat de Bonaparte lui avait appris le métier de coiffeur, qu'il exerçait sur la promenade du Gravier à Agen et il consacrait ses loisirs à la poésie.

George Sand a pu connaître Lous Dus frays bessous soit dans l'édition originale qui comporte en regard du texte gascon sa traduction française, soit par un article que Charles de Mazade publia le 1^{er} décembre 1846 dans la Revue des Deux Mondes, sous ce titre : Les Deux Jumeaux, poème inédit de Jasmin, soit plutôt des deux façons.

Comme le fait remarquer Georges Lubin¹, ces hypothèses auraient besoin d'être confirmées par des preuves que nous n'avons pas. Le catalogue de la bibliothèque de George Sand ne cite qu'un seul ouvrage de Jasmin : Las Papillotos (1842). D'autre part, pendant sa brouille avec Bulox, George Sand avait négligé de tenir à jour sa collection de la Revue des Deux Mondes, et il lui manquait précisément les numéros de

1. *Présence de George Sand*, n° 7, p. 41.

1846, année où parut l'article de Charles de Mazade¹. Mais elle se plaint de ne pas trouver la Revue dans sa « Vallée-Noire² » : preuve qu'elle l'y cherchait parfois. Elle ne semble pas avoir été directement en relations avec Jasmin, encore que l'on puisse se demander comment le recueil *Las Papillotos* était venu entre ses mains. On penserait à un envoi d'auteur. En 1837, elle était allée, conduite par G.-E. Haussmann, alors sous-préfet de Nérac, à la préfecture d'Agen, où le préfet Adrien Brun désirait la recevoir. Or, ce préfet, un peu poète, était ami de Jasmin³. Elle n'avait pas été mêlée aux réceptions données en l'honneur de Jasmin, lorsqu'il était venu à Paris en mai 1842. Elle se trouvait alors à Nohant. Mais comment n'aurait-elle pas été frappée par l'accueil si chaleureux fait à celui qu'elle appelle dans sa préface au *Chantier de Charles Poncy* (février 1844) « le célèbre coiffeur gascon » ? Sans doute, parmi les poètes prolétaires dont elle s'était instituée la protectrice, ne lui donnait-elle pas une place de choix. Peut-être parce qu'il écrivait en langue occitane. Et puis il était devenu une sorte de personnage officiel, flatté et même décoré (en 1845) par un gouvernement qu'elle n'aimait pas. Mais le destin de la poésie populaire lui tenait tellement à cœur qu'elle pouvait difficilement ignorer cette nouvelle publicité faite par Mazade autour du nom de Jasmin, même si l'on admet que la réputation de ce poète était un peu surfaite.

Sur les quinze pages dont se compose l'article de Charles de Mazade, sept ont pour objet d'analyser *Les Deux Jumeaux*. Cette analyse est détaillée et s'accompagne de citations faites

1. C'est ce qui ressort d'une lettre de Buloz (16 septembre 1858), qui s'offre à lui compléter sa collection.

2. A Augustine Brohan, Nohant, 29 octobre 1848. *Correspondance*, t. VIII, p. 678.

3. Cf. Christian Abbadie, « George Sand et Guillery », *Les Amis de George Sand*, n° 4, 1980.

dans le texte original et suivies de leur traduction en français.

L'action se passe en 1804. Les deux jumeaux se nomment André et Paul. « Leur mère était fière de tant de jeunesse et de beauté; et, tandis que tout le monde se méprenait en les voyant séparément, elle seule pouvait les reconnaître. Je me trompe : il y a quelque chose d'aussi clairvoyant que la sollicitude maternelle, c'est l'amour, lorsqu'il naît dans le cœur d'une jeune fille. André était aussi reconnaissable pour Angéline que pour sa mère. [...] En voyant l'amour briller dans les regards d'André et d'Angéline, Paul, qui aime aussi la jeune fille, devient silencieux, triste; lui qui nourrissait secrètement l'espoir d'épouser Angéline dès qu'il aurait échappé à la conscription, il voit tout à coup son rêve brisé; il languit désormais, il meurt de cette cruelle maladie d'amour; ses joues pâlissent, sa vie s'éteint. Vainement sa mère pleure, prie, et de son prier si triste, ainsi que le dit le poète, fait un instant reculer la mort. Paul, emportant son secret, va périr, lorsque dans la fièvre il laisse échapper un nom, — le nom d'Angéline. Aussitôt l'œil d'André luit d'un feu étrange; un sourire angélique effleure ses lèvres; il voit un instant la jeune fille, puis la ramène au chevet de son frère en lui disant : — Frère, guéris, Angéline t'en prie; regarde-la, tu verras son sourire; elle t'aime de cœur. Toute cette année, chaque jour, n'osant pas te le dire, comme une sœur elle me le disait. — L'agonisant revient à la vie en effet; il rouvre les yeux à la lumière et retrouve insensiblement la santé. Angéline lui laisse tout croire, se dévoue elle aussi et lui livre sa main, tandis qu'André, la gaieté sur le front et la mort dans l'âme, prend un habit de soldat, et va au-devant de la mitraille, ce qui n'était guère difficile à rencontrer en ce temps-là. »

Tel est le sujet du premier chant. Le second chant raconte

comment André, dans la garde de l'Empereur, échappe à la mort et reste fidèle au souvenir d'Angéline. De son côté Paul n'est pas heureux. Il découvre la vérité. Il quitte à son tour le village, rejoint l'armée et se fait tuer à la place de son frère. « André revint à la triste demeure; — Angéline pleura... ensuite elle ne pleura plus; — mais la mère ne put changer comme la jeune femme; — celle-ci n'en aimait qu'un, la mère en aimait deux ! »

George Sand se serait-elle contentée de lire l'article de Charles de Mazade, ou n'aurait-elle pas aussi connu le petit ouvrage de Jasmin ? Il n'est pas possible de donner à cette question une réponse précise. Bornons-nous à constater certaines analogies entre La Petite Fadette et Lous Dus Frays Bessous. Concernant la ressemblance des deux frères, George Sand écrit : « Les gens de l'endroit, ... à la tombée de la nuit ou à une petite distance... s'y trompaient quasi tous... Il n'y avait... que la mère qui ne s'y embrouillât jamais... Ils furent habillés du même drap... Les bessons furent habillés si pareillement qu'on avait encore plus souvent lieu de les confondre ¹. » Il y a là comme un écho des vers de Jasmin, dont voici la traduction française :

Qu'ils étaient jolis ! que la mère en était fière !
Toujours vêtus d'une étoffe pareille,
Ici, là-bas,
Ils se faisaient suivre ; et quand ils se séparaient,
Tous à la fois s'y prenaient, s'y trompaient
Hormis la mère.

L'idylle naissante de Landry et de Fadette suit le même déroulement que celle d'André et d'Angéline. Dans les deux

1. *La Petite Fadette*, p. 29, p. 30 et p. 31.

cas le plus jeune des jumeaux est le héros de l'aventure. Il se cache de son frère, qui finit par tout découvrir :

Mais quand d'un cœur notre cœur se fait maître,

Cache-bonheur nous ne pouvons jamais être :

Tout de l'ainé

Est deviné

Un changement entr'eux déjà commence à poindre ;

Paul se fait muet ; André *rossignôle*

L'un est riant,

L'autre est dolent.

L'épisode de Fadette envoyée par Landry auprès de son frère pour le guérir peut avoir son origine aussi bien dans le poème de Jasmin que dans l'article de Charles de Mazade. A partir de cet endroit, George Sand organise son récit à sa manière : Landry ne se sacrifie pas pour son frère. Aurait-il l'idée d'un tel sacrifice qu'il ne pourrait pas l'accomplir : le caractère de Fadette rend impossible une telle péripétie. Cette simplification de l'intrigue offre un avantage : elle permet d'éviter les invraisemblances et les maladresses qui affaiblissent la seconde partie de Lous Dus Frays bessous. Mais lorsque le doux Sylvinet décide, au grand étonnement de sa famille, de se faire soldat, on rejoint à nouveau le texte de Jasmin :

Un mois après, André, l'agneau de la contrée,

Disait : « Ma mère,

Pourquoi pleurer sur moi ? Canons, mitraille, armée,

Cela me plaît ! »

Un mois après, quand l'autel s'illumine,

Il menait Paul, époux heureux d'Angéline

Comme garçon d'honneur.

Le lendemain soldat, et le sac sur l'échine,

Il partait pour lui.

Les deux œuvres se passent à la même époque, au temps « des grandes belles guerres de l'empereur Napoléon ».

Et dans les dernières lignes du roman comme dans les derniers vers du poème reparait le personnage de la mère, qui a compris tout le drame : elle aime tendrement celui de ses fils qu'elle a gardé, mais elle s'attriste en songeant à celui qui est disparu ou qui est parti.

Que George Sand ait pris chez un autre écrivain le sujet de son roman, cela n'a rien qui doive surprendre. Au point de départ de ses créations littéraires il y a généralement un choc produit par un événement extérieur ; ce n'est souvent qu'une très mince circonstance, une lecture, la vue d'un livre d'images : Le Piccinino, Les Beaux Messieurs de Bois-Doré, L'Homme de neige n'ont pas d'autre origine. Elle lisait beaucoup. Elle savait tirer de ses lectures un parti très habile. Les rapprochements qui précèdent mettent en lumière ce côté livresque de son inspiration, l'importance de cette impulsion qu'elle recevait du dehors, et les conditions de son travail créateur.

* * *

L'histoire des bessons, thème initial du roman, s'y développe parallèlement à l'histoire de Fadette, personnage essentiel, vers qui l'intérêt tend à converger. Fadette fait penser au Champi, dont George Sand avait conté l'aventure l'année précédente. Après le garçon sans famille, voici la fillette, non pas totalement abandonnée, mais mal protégée, en butte aux préjugés sociaux. La romancière retrouve ici un genre de sujet qui l'obsède. Elle aime à se représenter des enfants que les malheurs, les fautes ou les passions de leurs parents ont placés dans des situations irrégulières et, pour compenser cette infortune, elle les pare de toute sorte de qualités : tels sont Consuelo, fille d'une bohémienne errante, Gilberte de Châteaubrun, née des amours coupables de M. Antoine et de la marquise de Boisguilbault, Michel Lavo-

ratori, bâtard princier, et, naturellement, François le Champi. Plus elle avance dans sa carrière, et plus se multiplient ces histoires d'enfants malheureux : le petit Mario, orphelin dès sa naissance, ignorant tout de ses origines (Les Beaux Messieurs de Bois-Doré); Lucienne de Valangis, volée à l'âge de dix mois, retrouvée quelques années plus tard et n'ayant plus que sa grand-mère pour veiller sur elle, sa mère étant dans l'intervalle morte de chagrin, et son père s'étant volontairement exilé (La Confession d'une jeune fille). Dans Flamarande le drame est celui d'un fils, pourtant légitime, que son père ne veut pas voir et qu'il éloigne à tout jamais de lui; dans La Tour de Percemont c'est celui d'une jeune fille détestée par sa marâtre, qui l'enferme dans un couvent et qui cherche à la déshonorer, pour pouvoir la déposséder ensuite. Plus romanesque encore est l'histoire de Ma sœur Jeanne, fille adultérine, élevée auprès d'un jeune homme, qu'elle prend pour son frère, mais qu'elle aime et qu'elle finira par épouser, lorsqu'elle aura enfin retrouvé son père et appris le secret de sa naissance.

George Sand a été fortement marquée par son enfance. La condition disproportionnée de ses parents, la mort de son père, les conflits familiaux qui empoisonnaient l'atmosphère de Nobant, l'éloignement de sa mère lui furent autant de causes de souffrance et de révolte. Chaque fois qu'elle raconte l'histoire d'un enfant, elle ne peut s'empêcher de faire un retour sur elle-même. C'est particulièrement évident ici. Fadette, maigre et noire comme un grelet, se croit irrémédiablement laide. Menant une existence de sauvagionne, elle a « l'air d'un cheveu échappé ». Elle monte sur les arbres « comme un vrai chat-écurieux ». Elle fait galoper sa jument « comme si le diable était dessus ». On la traite de « mâlot », à cause de ses manières de garçon. De même George Sand prétend n'avoir eu qu'un instant de jeunesse et jamais de beauté. Elle ne se reconnaît qu'un seul charme,

qu'elle attribue également à Fadette : ses yeux noirs. Lorsqu'elle était enfant, elle se faisait laide à plaisir, elle n'avait point de tenue, point de grâce, elle avait le teint noirci, elle parlait à tort et à travers comme une pie qui babille pour babiller, elle grimpait aux arbres et se donnait des allures de garçon. Tout cela lui fut un jour reproché par sa grand-mère¹. Les mêmes reproches sont faits par Landry à la petite Fadette.

Dans le bourg on critique aussi la mère de Fanchon, qui a « mené une mauvaise conduite, quitté son mari et finalement suivi les soldats² ». Fanchon la défend de son mieux, comme Aurore Dupin défendait sa propre mère, quitte à porter sur elle ce jugement lucide : « Elle était de la race vagabonde et avilie des Bohémiens de ce monde. Elle était danseuse, moins que danseuse, comparse sur le dernier des théâtres du boulevard de Paris, lorsque l'amour du riche vint la tirer de cette abjection pour lui en faire subir de plus grandes encore. Mon père la connut lorsqu'elle avait déjà trente ans, et au milieu de quels égarements³ ! »

Comme Aurore Dupin, Fadette a été recueillie par sa grand-mère. Les deux jeunes filles, celle de la réalité et celle du roman, sont trop différentes de condition pour que leur genre de vie présente beaucoup d'analogies. Toutefois l'histoire de Fadette rejoint par instants celle d'Aurore. C'est ainsi que l'épisode du bal correspond à un événement réel rapporté dans l'Histoire de ma Vie⁴. Au cours d'une fête de village un petit complot avait été monté contre Aurore : quelques jeunes gens de la ville s'étaient entendus pour ne pas l'inviter

1. Cf. *Histoire de ma Vie*, (*Œuvres autobiographiques*, éd. Lubin, t. I, p. 861).

2. *La Petite Fadette*, p. 100.

3. À Charles Poncy, 23 décembre 1843. *Correspondance*, t. VI, p. 327.

4. *Œuvres autobiographiques*, t. I, p. 1084.

à danser. Mais les paysans, qui n'étaient pas dans le complot, la firent danser comme d'habitude, et elle sut toujours gré à un tanneur de s'être posé pour elle « en chevalier dans cette belle affaire », quoiqu'il ne lui eût jamais parlé. Elle laisse entendre, avec une satisfaction visible, que l'on fut sur le point, ce jour-là, de se battre pour elle. Dans *La Petite Fadette* la rixe éclate, donnant à Landry l'occasion de se faire le champion de la jeune fille et de se conduire en garçon courageux.

Les goûts de George Sand et même sa forme de pensée se retrouvent chez son héroïne. La petite Fadette n'a sans doute pas étudié la botanique, mais elle connaît les vertus des plantes. Elle sait d'instinct soigner les malades. Au point de vue religieux elle est très affranchie. Elle ne croit pas à l'existence de Lucifer. Elle n'aime pas les prières que l'on récite sans les comprendre. Elle représente un certain idéal de femme qui a toujours été celui de George Sand. C'est ce que note très finement, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* paru en mai 1857, ce même Charles de Mazade que nous avons rencontré déjà : « Fanchon Fadet..., la petite vagabonde, avec son visage ingrat et son âme fière, avec ses mœurs de bohémienne et son esprit rare, n'est encore en son genre qu'un de ces types de femme supérieure caressés et adoptés par l'auteur. La Fadette sait tout, elle a le secret des plantes et des cœurs; elle exerce autour d'elle une sorte de magnétisme, et quand, le soir, dans la traîne qui longe la côte du Chaumois, elle essuie ses pleurs pour parler à Landry, pour se révéler à lui tout entière, est-on bien sûr de ne pas entendre une petite Lélia, ou, si l'on veut, une Consuelo devenue bergère?¹ » *Peut-être cette supériorité dont elle a conscience finit-elle par lui tourner la tête. Elle a tout réussi, elle a gagné sur tous les tableaux : amour, fortune, considération.*

1. L'article de Mazade contient par ailleurs des critiques acerbes que G. Sand n'a pas appréciées. *Correspondance*, T. XIV, pp. 369-370.

Elle est maintenant si sûre d'elle-même que, lorsqu'elle entreprend de soigner Sylvinet, elle ne doute pas un instant de l'infaillibilité de sa méthode. Elle abuse de son pouvoir sur le pauvre garçon entièrement subjugué. Elle se fait sermonneuse. Elle lui dit des paroles dures. Elle a perdu sa gentillesse. Nous ne la reconnaissons plus très bien. Elle a presque cessé de nous intéresser et de nous plaire.

Cette promotion de l'humble paysanne répond peut-être à l'égalitarisme qui marque toute la pensée politique de George Sand et qui, en des temps troublés, ne pouvait plus se manifester que de façon voilée. Mais on n'y prête guère attention, tant on est pris par l'idylle de la petite Fadette et du besson Landry, par ce vieux rêve humain d'un grand amour fidèle et sûr, qui trouve ici l'une de ses expressions les plus émouvantes.

* * *

Les deux thèmes du roman, d'une part l'amitié des deux frères, d'autre part l'intrigue sentimentale de Fadette et de Landry s'entrecroisent avec une sorte de grâce sinueuse. George Sand n'a jamais pratiqué l'art de la composition stricte. Mais elle possède l'habileté instinctive du conteur. Elle sait varier les effets, doser l'émotion. Les épisodes s'enchaînent selon un rythme naturel, logique mais sans raideur. De courtes pauses les séparent, qui stimulent l'attention, éveillent la curiosité. Lorsqu'il ne reste plus qu'à terminer, l'imagination donne des signes de lassitude; cette histoire si fraîche, si finement contée, se dénoue par des événements d'une grande banalité: la découverte d'un trésor, une guérison miraculeuse. Ce genre de faiblesse est assez habituel dans les romans de George Sand. Pour faire avancer ou pour dénouer l'action, elle a volontiers recours à ces procédés faciles. Dans Le Meunier d'Angibault elle avait déjà introduit l'histoire d'un trésor, celui du mendiant Cadoche, trésor qui rend possible le mariage de Rose avec le meunier Grand-Louis. Et que de fois ses personnages surprennent

des conversations qui les intéressent, comme Sylvinet, derrière le mur du cimetière, reconnaissant la voix de son frère qui parle à une inconnue, ou comme Landry entendant, sans être vu, tout ce que se disent Fadette et Madelon !

*Le conte populaire s'accommode assez bien de ces pauvres inventions. Mais sont-elles dignes d'un véritable artiste ? Heureusement George Sand les rachète par des trouvailles ingénieuses : l'apparition du follet, les activités de la mère Fadet demi-guérisseuse, demi-sorcière, la transformation de l'enfant noirette en une jeune fille aussi belle que « la blanche épine du printemps ». Par là son roman, qui n'est pas un véritable récit de la veillée, conforme à la définition qu'elle-même en a donnée dans *Les Noces de campagne*¹ et dans *l'Histoire de ma Vie*², s'en rapproche cependant. Elle participe, en l'écrivant, à cette grande fête de l'imagination que ramène, chaque année, pour le paysan berrichon, le retour de l'automne. C'est à l'automne que son inspiration champêtre se réveille. C'est à l'époque des semailles ou peu auparavant que furent écrits *La Mare au Diable*, *François le Champi* et *La Petite Fadette*. L'automne est une des saisons qu'elle préfère. On le voit à cette émotion contenue, mais profonde et attentive, qu'elle éprouve en face des paysages doux et voilés.*

* * *

*Le décor où elle se plaît à promener son lecteur est toujours celui de la Vallée Noire. Mais elle varie les endroits : dans *François le Champi* les bords de la Vauvre ; ici les bords de l'Indre. Elle ne cite pas le nom. Elle dit seulement « notre rivière ». Mais de même que la Vauvre est très reconnaissable dans *François le Champi*, l'Indre aux méandres paresseux,*

1. *La Mare au Diable*, Appendice (I. *Les Noces de campagne*).

2. *Œuvres autobiographiques*, éd. Lubin, t. I, p. 836.

aux rives creuses dont les bords s'effritent, est décrite dans La Petite Fadette avec suffisamment d'exactitude pour qu'il ne soit pas possible de s'y tromper. Louise Vincent localise l'habitation de la mère Fadet à l'emplacement du Moulin-Neuf, sur la rive droite de l'Indre. Au près du moulin se trouverait le gué que George Sand appelle gué des Roulettes. Il a le même aspect qu'autrefois : « Quand les eaux sont basses, il laisse à découvert de gros galets arrondis. De part et d'autre on y voit des creux assez profonds ¹. »

Le début de l'itinéraire suivi par la petite Fadette, lorsqu'elle se rend à Château-Meillant, prouve qu'effectivement c'est du Moulin-Neuf qu'elle part. Un quart d'heure après avoir rencontré Cadet Caillaud en face de la Priche, « elle n'est pas plus loin que Vieille-Ville ou bien la côte d'Urmont », et Landry, pour la rejoindre, prend « le chemin de sable qui descend des vignes d'Urmont à la Fremelaine ». Tous ces noms, Vieille-Ville, la côte d'Urmont et Fremenelle (dont Fremelaine paraît être la déformation) désignent des endroits bien réels, situés sur la rive gauche de l'Indre, au sud du Moulin-Neuf et en direction de Château-Meillant. Fadette a traversé la rivière : c'est son chemin et ce chemin a l'avantage de passer à proximité de la Priche, qui se trouverait donc sur la rive gauche de l'Indre, vers l'emplacement de Lalœuf. Quant au bourg de la Cosse il est situé sur l'autre rive. On serait tenté de l'identifier avec Nohant. Mais certains détails de la description font plutôt songer à Saint-Chartier : c'est à Saint-Chartier qu'il y a une place plantée de noyers ; celle de Nohant est plantée d'ormes.

1. L. Vincent, *Le Berry dans l'œuvre de George Sand*, p. 87. Le même auteur donne des précisions intéressantes concernant la Croix-des-Bossons, la Croix-au-Lièvre, la côte du Chaumois, la Traîne-au-Gendarme, la Tour-à-Jacot, les tailles de Champeaux.

En somme, tout en évoquant des endroits précis, George Sand a pris de grandes précautions pour dérouter son lecteur. Probablement a-t-elle voulu éviter les interprétations abusives auxquelles son œuvre aurait donné prise, si tous les détails topographiques avaient été réels. Elle savait qu'en ce cas on lui eût reproché son indiscrétion ou ses inexactitudes. Elle avait à cette époque bien assez de soucis pour ne pas s'exposer par imprudence à d'absurdes critiques, de la part de ses compatriotes berrichons.

* * *

Le style de cette paysannerie présente les mêmes caractères que celui de François le Champi avec, cependant, un dosage plus important des termes paysans ou prétendus tels. Il est assez remarquable que de La Mare au Diable aux Maîtres sonneurs l'inspiration champêtre de George Sand ne cesse de s'enrichir. Cet enrichissement ne se limite d'ailleurs pas au vocabulaire. Il s'étend à tous les aspects de l'œuvre : l'invention des épisodes, l'analyse des sentiments, et la poésie même qui, tout en restant simple, spontanée, devient plus ample, plus apparente.

* * *

Les images de la nature et de la vie rustique constituent l'un des principaux éléments de cette poésie. Selon sa méthode de toujours, George Sand évite les véritables descriptions. Elle se contente d'insinuer çà et là, presque négligemment, une notation pittoresque : « La belle terre rouge, humide de la pluie d'automne », « le foin que l'on rentre et qui laisse une odeur de baume tout le long du chemin », « le blaireau qui fuit dans les chaumes et la chouette qui siffle sur son arbre ». Tous ces détails

attestent une connaissance vraie de la nature. Ils révèlent des sens aiguisés et exercés, une imagination vive et fraîche. Ils nous aident à concevoir l'univers sensible, tel que le voient de jeunes paysans qui seraient un peu artistes. Mais leur puissance évocatrice ne tient pas à leur seule valeur plastique. Ils sont chargés d'émotion. Ils nous transmettent, sans qu'il soit possible de dire par quelle magie, les sentiments du narrateur ou de ses héros : une angoisse, une épouvante, un attendrissement, le vertige des sens, le plaisir de la contemplation, une sympathie généreuse pour tout ce qui existe, la fierté professionnelle du paysan à la vue d'une terre bien cultivée, d'une bête bien soignée. Et pendant que toutes ces émotions se développent, s'enchaînent, se mêlent, se substituent l'une à l'autre, les traits épars de la description se regroupent à notre insu, faisant surgir l'ensemble du décor : les grasses prairies, les champs de luzerne, les buissons, les bois, la rivière avec ses méandres, ses gués, ses rives qui s'effritent, les creux de terrain où l'on se cache pour échanger des confidences ou pour pleurer tout seul. Pays de l'éternelle pastorale, les bords du Lignon dans un cadre plus modeste. George Sand, qui lisait L'Astrée avec passion, a dû prendre plaisir à cette ressemblance et sa vocation d'auteur rustique s'explique mieux par ce rapprochement. De tels pays ont toujours suscité des talents bucoliques : Théocrite, Virgile, Montemayor, d'Urfé. George Sand n'a fait que céder à l'attrait de sa Vallée Noire, en subir l'ascendant, se laisser imprégner de son influence.

Cette influence s'exerce non seulement sur sa vision des choses mais sur sa conception des caractères. Ses personnages sont exactement appropriés à cette poésie champêtre. Dans tout le roman règne une candeur patriarcale. Ces humbles de la terre berrichonne sont naïfs, accessibles aux préjugés, aux craintes superstitieuses, aux petits calculs d'intérêt. Mais ce sont en même temps des cœurs purs, épris de justice

et de vérité, des modèles de sagesse paysanne. S'il leur arrive de se tromper, ils savent le reconnaître. Le père Barbeau, d'abord prévenu contre la petite Fadette, conviendra loyalement, lorsqu'il sera mieux renseigné, qu'elle est irréprochable. Les vieilles gens, qui conversent sous les noyers de la paroisse, n'apportent pas de malveillance dans leurs propos. Ce sont de bons vieux et de bonnes vieilles, indulgents pour la jeunesse qu'ils regardent s'élever, et ils sont considérés comme « les pères et mères à tout le monde ».

Cette sérénité que ne viennent troubler ni la méchanceté, ni l'excès du malheur, ce sens de l'honnête, cette acceptation courageuse de la condition humaine contribuent puissamment à entretenir dans le roman une atmosphère de poésie. Pour George Sand la poésie c'est surtout le rêve de l'esprit, cette sorte de détente heureuse qui donne la confiance et l'espoir. Elle ne saurait concevoir ses héros que parés des qualités les plus enviables et trouvant à la fin de leurs aventures la récompense de leurs vertus. Ils sont d'ailleurs conformes, sinon au type authentique du paysan berrichon, du moins à l'idée qu'elle s'en fait. Elle croit que l'on est plus vertueux quand on vit près de la nature. « Dans certaines campagnes éloignées du mouvement corrompu des grandes villes, la chasteté des mœurs est une tradition sacrée¹. » C'est pourquoi malgré l'ardeur de leur jeunesse, la force de leur amour, Landry et Fadette se conduisent sagement. Mais ici entre en jeu, beaucoup plus que la tradition paysanne, une sorte de logique interne. Tels que la romancière les a créés, ils ne peuvent, sans se démentir, commettre la folie de s'abandonner à leur passion. Contre cette faute à laquelle tout les invite, leur honnêteté s'insurge. Leur bon sens également. Ils savent qu'une hâte irréfléchie compromettrait leur bonheur. Du moins Fadette le sait. Landry en a conscience

1. *La Mare au Diable*, V.

plus confusément. Ils sont donc vrais, logiquement vrais, dans la mesure où ils suivent la pente de leur nature. En eux se mêlent poésie et vérité. Car il reste évident que cette psychologie se fonde sur une conception poétique de la nature humaine. On admirera cet attachement de George Sand à la poésie, attachement que rien n'entame, ni les désordres d'une vie orageuse, ni l'âpreté des luttes, ni les déceptions, ni les rancœurs. Malgré tant d'expériences qui auraient pu la rendre cynique, elle a gardé le goût des chastes idylles, la nostalgie de la pureté.

* * *

Le manuscrit de La Petite Fadette fait partie des lots de manuscrits de George Sand donnés par Mme Aurora Sand à la Bibliothèque Nationale, où il figure sous la cote : Nouvelles acquisitions françaises, 13508. Il constitue un seul volume dont les pages, écrites seulement au recto, ont 205 millimètres de hauteur sur 135 millimètres de largeur, ce qui est sensiblement le format du manuscrit de La Mare au Diable.

Ce volume a été paginé par les soins de la Bibliothèque Nationale de 1 à 219. Il était primitivement divisé en deux tomes.

Le premier comprenait 136 feuillets avec 12 chapitres. Sur ces 136 feuillets, les onze premiers manquent, qui devaient constituer la préface.

Le second comprenait 134 feuillets et 12 chapitres également. Les chapitres II à V manquent (feuillets 14 à 56), sauf le feuillet 33 qui a été retrouvé.

La page 140 de la numérotation de la Bibliothèque Nationale, insérée entre les pages 13 et 33 de la pagination de George Sand (2^e tome) ne fait pas partie du manuscrit primitif et porte d'une autre écriture, semble-t-il, la note suivante :

« Il manque à la 2^e partie de *La Petite Fadette* les chapitres I à V inclusivement, formant les feuillets de 1 à 56. Ces 56 feuillets ont été à plusieurs reprises et avec insistance réclamés à Mr... »

On a ajouté sur cette même page cette note au crayon :
« Le chapitre I a été retrouvé (f. 1 à 13) de la 2^e partie, ainsi que le feuillet 33. »

La Petite Fadette, divisée comme sous sa forme manuscrite en deux parties de douze chapitres chacune, a paru, sans préface et sans dédicace, dans Le Crédit du 1^{er} décembre 1848 au 31 janvier 1849.

Dans l'édition originale (Paris, Michel-Lévy frères, 1849, 2 vol. in-8°), le roman est précédé de la préface écrite en septembre 1848 et il est divisé en quarante chapitres. Chacun des deux tomes comprend vingt chapitres, mais dans le premier tome le chapitre VIII a été par erreur numéroté IX. Cette erreur se poursuit jusqu'à la fin du volume, dont le dernier chapitre porte ainsi le numéro XXI au lieu du numéro XX.

Toutes les rééditions du roman conservent la division en quarante chapitres. Mais celle de 1850 est la seule où l'on retrouve la préface de 1848. En revanche une notice, datée du 21 décembre 1851, a été écrite par George Sand pour l'édition populaire illustrée de 1852. Désormais cette notice, et elle seule, figure en tête du roman, dans toutes les éditions parues du vivant de George Sand.

*Des corrections relativement nombreuses furent apportées au texte de *La Petite Fadette* à l'occasion de sa publication dans l'édition illustrée de 1852. Ce sont des corrections de détail : suppression de mots inutiles, remplacement d'une expression par une autre, probablement jugée meilleure. Ainsi des locutions paysannes ou populaires ou archaïques ont été soit supprimées, soit corrigées : une idée moins forte, il avança un petit, vitement, encouleuré, pour ne le point voir,*

deux pattes d'arantelle, tabuster. *Certaines de ces corrections n'étaient peut-être pas absolument nécessaires : on déteste ceux qu'on craint au lieu de ce qu'on craint. D'autres sont contestables : lui donner une réparation au lieu de lui donner réparation, soignant en secret au lieu de soignant du secret.*

L'édition Hetzel/Lecou tirée sur les clichés de l'édition illustrée n'appelle aucune remarque particulière. L'édition Hachette (1855) se contente de reproduire l'édition Hetzel. C'est seulement pour sa publication dans la collection Michel Lévy à un franc (1856) que le texte de La Petite Fadette fut à nouveau revu. Les corrections — toujours des corrections de style — sont au nombre d'une vingtaine. Désormais George Sand laissera les réimpressions se faire sans rien changer au texte de son roman.

Après 1870, le rythme des réimpressions se ralentit. A une date assez récente, l'éditeur Calmann-Lévy recomposa le volume : 328 pages au lieu de 287. Cette nouvelle édition rétablit au début du volume la préface de 1848, tout en laissant subsister la notice de 1851. Elle ajoute une dédicace à Armand Barbès, qui est en contradiction avec les termes de la préface. Ce nouveau texte est déparé par des corrections malencontreuses et des négligences.

C'est donc au texte de 1856 qu'il convient de se référer. La présente édition le reproduit. Elle donne aussi la préface de 1848, qui en est l'indispensable complément.

*

[Anicet Bourgeois et Ch. Lafont ont tiré de *La Petite Fadette* une comédie-vaudeville en deux actes représentée (sans succès) au Théâtre des Variétés le 20 avril 1850. George Sand dit n'avoir eu aucune part dans cette adaptation.

La Petite Fadette, opéra-comique en trois actes et cinq tableaux de George Sand et Michel Carré, musique de Théodore Semet, fut donnée à l'Opéra-Comique le 15 septembre 1869.

La Petite Fadette (adaptation et dialogues d'Alain Quercy, musique de Louis Bessières, réalisation de Lazare Iglésis) a été diffusée à la télévision (première chaîne) le 30 décembre 1978 et de nouveau le 19 février 1980.]